
Toujours sur le même sujet général, l'*Echo du soir*, de New-Bedford, dit :

Ceux qui critiquent le conseil supérieur de la guerre pour la lenteur avec laquelle la campagne est menée ne rendent pas justice à nos stratèges.

Une guerre entre deux pays éloignés comme le sont l'Espagne et les Etats-Unis ne peut pas se terminer dans le temps de le dire.

"Nous devrions prendre l'offensive, disent les uns, et écraser de suite les Espagnols."

Notre flotte a pris l'offensive ; mais nous devons aussi être sur la défensive, avec les milliers de milles de littoral que nous avons

Et puis, atteindre une flotte ennemie plus rapide que la nôtre qui fuit sans cesse, c'est un problème assez difficile à résoudre, on l'avouera.

En tout cas, on peut être certain que le gouvernement et le conseil supérieur de la guerre n'épargnent aucun effort pour amener une rencontre prochaine avec la flotte espagnole, afin de pouvoir ensuite pousser activement les opérations à Cuba.

A ceux qui ont toujours à la bouche une critique présomptueuse nous demanderons s'ils se croient supérieurs, sous le double rapport du talent et de l'expérience, au contre-amiral Sicard, qui a passé la plus grande partie de sa vie sur la mer ; au capitaine Mahan, dont l'opinion sur les questions navales font autorité dans tous les pays du monde civilisé ; au secrétaire Long et aux autres membres du conseil supérieur de la guerre ?

S'ils répondent affirmativement nous dirons qu'ils ont la bosse de la modestie très développée pour des gens qui n'ont peut-être jamais mis le pied sur un vaisseau de guerre. Et s'ils conviennent que leur savoir et leur expérience dans la stratégie navale sont limités, alors nous leur feront observer que leurs critiques sont autant de coups d'épée dans l'eau.

Pour notre part, nous avons foi dans l'habileté de ceux qui dirigent notre marine et nos armées de terre, et le résultat de leurs travaux prouvera qu'ils n'ont pas perdu leur temps

Il est donc parfaitement inutile de critiquer à tort et à travers des choses qui échappent à nos connaissances et à notre expérience. Personne ne s'en trouve mieux ; au contraire, cela ne peut qu'accroître la confusion et l'inquiétude dans les esprits déjà rendus perplexes par la lenteur plutôt apparente que réelle des autorités militaires.

Encore sur cette guerre, un confrère de la Havane vient de faire preuve d'une imagination très vive. En effet, dans un article éditorial d'*El Progreso*, dont une copie vient d'arriver à Washington, le confrère ennemi annonce sans sourciller que la ville de Boston a été bombardée et que ses habitants s'enfuient dans l'intérieur ; que les habitants de New-York sont en train de se barricader ; que le bœuf se vend à New-York 50 cents la livre et le pain 25 cents ; que la révolution est à la veille d'éclater aux Etats-Unis ; que le palais du président est entouré de mille gardes militaires ; que la flotte américaine a été détruite et que la nation américaine demande la paix à grands cris. Si cela ne suffit pas à ranimer le courage des Espagnols ils feraient mieux d'abandonner la lutte.

COCARDASSE.

COUPS DE CRAYON

"Je n'aime pas les journaux quotidiens depuis quelques semaines", disait un bon fanbourien, "il y a *abcès* de nouvelles contradictoires."

St Canut, la rue St Hubert, le simonisme des Rédemptoristes, autant de points mais à l'horizon.

Résumé de la session fédérale : *much ado about nothing*. Le pouvoir derrière le Trône a été le parti conservateur. Beau résultat pour le Grand Cabinet.

Enfin, nous avons des nouvelles du *John Pratt* : il est de nouveau nolié pour l'instruction et la jouissance de M Tarte durant les canicules. Evidemment le pli est pris.

Cinq des collègues de M. Laurier vont partir de suite pour l'Europe. Nous aurons peut-être un peu plus de bon gouvernement. Plus M. Laurier est dégagé de son enlourage, plus il revient à ses anciens bons sentiments.